

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 64

Artikel: Les poissons sont-ils sourds?
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256878>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— A Tunis. Oui, Monsieur. Il y était établi boucher. Il a coupé la gorge à un homme...

— Pourquoi, diable ?

— Je ne sais pas très bien, monsieur. Peut-être était-il jaloux ? Il fait chaud à Tunis en été. Il y a cinq ans de cela et depuis il était en prison.

— Pourquoi le conduisez-vous à El-Arba ?

— Il est grâcié ; mais il ne lui est plus permis de séjourner à Tunis. Ah, Monsieur, il est joliment furieux allez, de partir : car il aime une danseuse, Alchouch, qui danse avec les Juives dans un café près du lac. Il demandait même à rester en prison pourvu que ce fût à Tunis. Il ne la voyait jamais ; mais il était dans même ville, vous comprenez ; c'était quelque chose. Le premier jour, il courait derrière mon cheval en me maudissant parce que je l'emmenais. Mais maintenant, le sable est entré dans sa gorge. Il est si fatigué qu'il peut à peine me suivre. Alors il ne me maudit plus.

Le géant captif me sourit encore. Malgré sa haute taille et ses traits impressionnants, je lui trouvais un air doux et soumis. L'histoire de sa passion pour Alchouch, son désir d'être près d'elle, même dans la cellule d'une prison, m'avaient impressionné. Je le plaignais sincèrement.

— Quel est son nom ? dis-je.

— M'hamed Bouazziz. Le mien est Saïd.

Comme je désirais marcher pour me délasser et voir en même temps Sidi-Massarli, avant que le crépuscule fût tout à fait tombé, j'allumai un cigare et me préparai à faire un tour.

— Monsieur va se promener ? me demanda le Spahi en fixant ses yeux sur mon cigare.

— Oui.

— Je vais accompagner Monsieur.

— Ou mon étui à cigares, pensai-je. Mais ce pauvre homme ? fis-je, en désignant l'assassin ; il est éreinté.

— Cela ne fait rien. Il viendra avec nous.

Le Spahi donna une secousse à la corde, et nous nous mîmes en marche, l'assassin se traînant derrière nous sur le sable, comme un animal épuisé. A présent un crépuscule froid et triste tombait sur le Sahara. Le vent se levait. Plus tard, pendant la nuit, il y eut un ouragan ; mais, à ce moment,

changeaient à toute minute, avec le nuage qui passe, avec la route qui tourne, et dont j'étais l'unique spectateur.

— Connais-tu le *Cousin* ?

— Le cousin, fis-je, un peu surpris de la question. Quel cousin ?

— Mon cher, le *Cousin* est une délicieuse petite rivière qui tient un grand rôle dans ma vie. Tu vas voir...

Un beau matin, je partis de Vézelay pour me rendre à Avallon par les bords du *Cousin*. Je traversai d'abord des contrées fort désolées, nues, sans arbres, d'une tristesse grandiose et morne. Je montai le versant de la montagne pelée qu'on appelle Monjoy, puis je descendis vers le village de Pontaubert. Là je trouvais le *Cousin*.

La charmante miniature de torrent que cette rivière ! Encaissée entre des rives de trois cents pieds de haut, elle fait mille tours et détours, tantôt bondissant au milieu des rochers qui encombrent son lit et encombrent son cours, tantôt s'étalant doucement au milieu de prairies toutes parsemées de fleurettes. On dirait le sourire d'une jolie capricieuse succédant à ses folles peti-

tes colères. De mignonnes îles verdoyantes sont des corbeilles de mousse et de feuillage posées sur un voile d'argent. Et de toutes parts s'écroulent vers le courant limpide des masses énormes d'épaisses verdure, des forêts, des maquis impénétrables. A chaque détour du chemin l'aspect du paysage change. Les forêts font place, subitement, à des rocs à pic, qui se découpent en aiguilles, s'entassent en babels, se colorent de bleu, de rouge, de mille tons qui font une fête pour l'œil. Quels décors, mon cher, quels décors !

Tout à coup, comme je venais de contourner une des boucles du *Cousin*, Avallon m'apparut, fantastique comme une ville de rêve. Ses maisons, ses vieux remparts couronnaient fièrement l'escarpement de la rive, qui, là, s'arrondissait en un large cirque.

Tout en haut, les tours de l'église et du beffroi, bizarrement découpées, dominaient la vieille cité et lui faisaient comme un panache altier. Des sentiers, des murs blancs de jardins, des haies vertes, montaient gaiement à l'assaut.

En tout cas, pensais-je, j'aurai mon café après mon dîner.

Je me disposai à rentrer au hameau, quand l'extrême désolation du désert qui nous entourait et qui maintenant se fondait à demi dans les ténèbres d'une nuit sans lune, réveilla en moi un désir. Sidi-Massarli était triste, mais contenait encore des habilités. J'avais besoin de sentir le vide de ce monde, si loin du monde civilisé d'où je venais, mais de le sentir d'une manière particulièrement intense.

Je voulais gravir la petite colline, sur laquelle j'avais d'abord aperçu le Spahi et demeurer là un moment, en dehors de la vue du hameau, à écouter la brise, à regarder le sombre ciel, à sentir les grains de sable cingler mes joues. Mais je préférais être tout à fait seul et proposai au Spahi de m'attendre au café Maure et de prendre une tasse de café à mon compte.

— Et où va Monsieur ?

— Seulement au delà de cette colline pour un moment.

— Je vais accompagner Monsieur !

— Mais vous devez être fatigué... Allez donc prendre une tasse.

— Je vais accompagner Monsieur, reprit-il avec obstination.

A la façon des Arabes, il établissait un droit sur moi. Le lendemain, quand je serais prêt à partir, il me dirait qu'il m'avait guidé autour de Sidi-Massarli, et qu'il m'avait protégé dans mon expédition malgré sa fatigue et sa faim. Je savais combien il était inutile de discuter avec ces coquins, et je ne dis plus rien.

(A suivre.)

Tout à coup, comme je venais de contourner une des boucles du *Cousin*, Avallon m'apparut, fantastique comme une ville de rêve. Ses maisons, ses vieux remparts couronnaient fièrement l'escarpement de la rive, qui, là, s'arrondissait en un large cirque.

Tout en haut, les tours de l'église et du beffroi, bizarrement découpées, dominaient la vieille cité et lui faisaient comme un panache altier. Des sentiers, des murs blancs de jardins, des haies vertes, montaient gaiement à l'assaut.

(A suivre.)

Les poissons sont-ils sourds ?

On le dit et on le prouve. Jusqu'ici, non seulement les spécialistes ne signalaient chez les poissons aucune infirmité du sens auditif, mais l'opinion du public, basée sur l'expérience, leur attribuait au contraire une aptitude très développée à percevoir les sons.

Quand, le long d'une rivière ou d'un lac, écrit M. de Parville, on passe un peu près d'un pêcheur à la ligne, il est rare qu'on ne le voie manifester de la mauvaise humeur et même s'écrier, impatienté :

— Vous faites du bruit, et vous éloignez le poisson !

Rappelez-vous aussi l'histoire de ce pêcheur à la ligne endurci qui, pendant les derniers jours de la Commune, quand la guerre des rues faisait rage, quand, d'une rive à l'autre de la Seine, Fédérés et Versaillais échangeaient une grêle d'obus, trem-pait stoïquement son fil dans la Seine, insensible au tumulte ambiant. Comme on lui demandait si la pêche était bonne :

— Comment voulez-vous, dit-il, avec tout le tapage qu'ils font là-bas ?

Et bien ! ce pêcheur comme le premier, obéissait à un simple préjugé en s'imaginant que le bruit effrayait les poissons. Ils n'ont pas peur du bruit, les poissons ; ils s'en moquent dans les grandes largeurs, pour la bonne raison qu'ils l'ignorent et ne peuvent le connaître, étant sourds comme des pioches. Ils n'entendent point le bruit des pas sur le rivage, ni le bruit des voix, ni aucun autre bruit, pas même le bruit du canon !

Et M. de Parville, à l'appui de sa thèse, cite des expériences qu'il faut bien qualifier de concluantes, à moins d'attribuer aux poissons un talent invraisemblable de simulateurs.

M. le Dr Marage, dit-il, s'est demandé si certains sons n'impressionnaient pas les poissons. Il fallait faire varier le timbre, la hauteur et l'intensité avant de répondre d'une façon certaine. En conséquence, à l'aide d'une sirène, il produisit des voyelles synthétiques, ou, o, a, e, i ; il conduisit ces notes dans la masse liquide à l'aide d'un tube de caoutchouc de 0^m, 05 de diamètre antérieur. Les poissons étaient enfermés dans des bacs et ne pouvaient voir les expérimentateurs. Les expériences furent continuées pendant un mois sur des goujons, anguilles, brochets, tanches, carpes, gardons, etc. Tous ces poissons, trente jours durant, firent la sourde oreille.

Et pourtant, le Dr Marage fait remarquer que les sons transmis dans l'eau avaient parfois une telle énergie, qu'une oreille normale ne pourrait pas supporter un son quatre cent fois plus faible !

Voilà qui pourrait expliquer le mystère. Si les poissons, trente jours durant, n'ont pas paru entendre cet effroyable tapage, c'est peut-être que, dès la première minute, il les avait rendus sourds ! Mais cette hypothèse n'a point été examinée par le Dr Marage ni par M. de Parville, et ce dernier tient pour la surdité naturelle des poissons.

A la vérité, dit-il, les poissons accourent de toutes parts quand on jette un morceau de pain dans l'eau, mais c'est parce qu'ils ont « vu » le morceau de pain tomber et non parce qu'il l'ont entendu.

Et il propose, en matière de conclusion, que l'on dise désormais : « Sourd comme un poisson. » Pour respecter tous les droits

acquis, tant anciens que nouveaux, je crois qu'il serait mieux de dire: « Sourd-muet comme un poisson. » A moins qu'on n'ait des raisons pour supposer que les poissons font usage de la parole!



L'Alimentation du Bétail

Dans certaines régions, ces produits alimentaires du bétail atteignent des prix qui semblent exagérés. Evidemment le commerce spéculé sur la détresse des cultivateurs que la sécheresse a éprouvés. Cependant, plusieurs considérations établissent qu'il n'y a pas lieu d'exagérer les cours. Dans l'Ouest et dans le Nord, la récolte des regains et des racines fut, en général satisfaisante, et l'alimentation du bétail ne cause aucune grande inquiétude.

L'Est et le Midi n'ont pas eu le même avantage, la pénurie fut grande dès le commencement de l'automne. Eh bien! on en a profité pour se conformer aux règles d'une stricte économie: 1° en vendant le bétail qu'on ne pouvait pas nourrir, spécialement celui qui était de qualité et de valeur inférieures; on a subi de ce fait une perte sensible; mais le déchet est fait, et par suite de ces ventes, on est beaucoup moins en souci pour l'avenir, d'autant plus que, 2° on a tiré parti de tous les sous-produits de la ferme, jusque-là trop négligés, particulièrement des balles de céréales; on n'a presque pas fait consommer de foin le réservant pour la sortie de l'hiver, où il fait plus besoin; aussi beaucoup de foin sont presque aussi garnis qu'à l'ordinaire en pareille saison.

Par conséquent, s'il est bon de reconvenir aux tourteaux et autres résidus industriels, il n'y a pas nécessité absolue, comme pourraient le croire les spéculateurs, et la modération des prix s'impose. Au-dessus de 20 francs les 100 kilo, la plupart des tourteaux sont chers, trop chers, même si l'on consulte les mercuriales des années précédentes.

Sans doute, ils contiennent une quantité d'éléments azotés et de graisse relativement considérable; mais ils n'ont pas non plus toutes les qualités des autres aliments et ils ne présentent pas la même sécurité; on ne peut les donner que par petites quantités, 3 kilos au plus aux vaches laitières qui sont les grandes consommatrices de cet aliment. Plusieurs rancissent vite, comme le coprah, et en général tous ceux qui conservent une certaine proportion d'huile faute d'avoir subi une pression suffisante.

Il en est aussi qui dégagent des saveurs et des odeurs désagréables et même dangereux, et qui persistent dans le lait et le beurre tel celui de colza, dans certaines variétés étrangères par exemple, celle dite de Guzerath, doivent être rejetées, à cause de l'essence de moutarde qui s'en émane et qui est toxique.

Sur l'emploi des tourteaux, on ne saurait mieux dire que le Frère Antoinis:

D'après l'éminent agronome de l'Institut de Beauvais les tourteaux dans l'alimentation des vaches influent considérablement sur la qualité du lait. En général, ils le rendent plus butyreux, entretiennent les animaux en bon état de chair et augmentent la valeur du fumier.

Mais il n'est pas douteux non plus que quelques tourteaux donnés trop abondamment

ment et avec continuité échauffent les animaux, communiquent au lait un goût désagréable et le prédisposent à tourner.

Dans la ration journalière d'une vache de 5 à 600 kilos, il faut rarement dépasser 3 kilos.

Des expériences faites à la ferme de l'Institut, il résulte qu'un kilo de tourteau de colza augmente le lait de un à deux litres.

Tous les tourteaux favorisent l'engraissement. Quelques-uns sont plus favorables à la lactation. Il faut choisir parmi ces derniers ceux qui ne communiquent aucun goût au lait.

Parmi les tourteaux qui conviennent aux vaches laitières, indiquons ceux de coton décortiqué, de coprah, d'arachide.

Les tourteaux mal pressés, dans lesquels il reste une trop grande proportion d'huile (plus de 6 O/O), rancissent et ne conviennent plus à l'alimentation.

Généralement on fait passer les plaques ou les galettes de tourteau dans un broyeur spécial qui les réduit en menus morceaux. Ceux qui n'ont pas cet instrument les écrasent avec un maillet ou un marteau. On les donne en cet état dans les anges des animaux. Il est mieux de les mélanger avec les pulpes, les racines, les fourrages hachés.

Ils profitent encore beaucoup mieux donnés en « buvées », c'est-à-dire délayés dans de l'eau tiède, légèrement salée. Quelquefois on se contente de saupoudrer les fourrages dans la crèche ou dans l'auge.

Ils produisent excellent effet sur les chevaux en les mélangeant avec la ration d'avoine.

Quels que soient les tourteaux, il faut les conserver en un lieu sec et aéré pour éviter la fermentation, le rancissement et surtout la moisissure. A ce dernier état, ils sont malsains pour le bétail et doivent être employés comme engrais.

On peut exiger des vendeurs une garantie d'analyse qui doit indiquer de 5 à 7 O/O d'azote. Si alors ces tourteaux réunissent ces conditions, ils constituent un aliment de premier ordre qui sert de complément aux nourritures pauvres en substances protéiques.

La question étant ainsi mise au point, nos fermières peuvent hardiment utiliser pour leur bétail ces aliments concentrés. La dépense qu'elles feront constitue une simple avance que les vaches laitières leur rendront aussitôt en lait et en beurre.

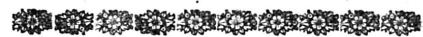
Les tourteaux sont d'autant plus utiles que les pailles et même les balles, ont une valeur alimentaire trop faible relativement à celle du foin, l'introduction de tourteaux dans la ration rétablit l'équilibre.

M. d'Arboval a publié, dans le « Bulletin de la Société des Agriculteurs de France », les résultats obtenus en Danemark à la suite d'essais entrepris par des agriculteurs praticiens sous la direction des Stations agronomiques. Ces essais ont duré dix ans et ont porté sur des milliers d'animaux, vaches laitières et porcs.

On a pris comme unité de nourriture, le grain au lieu du foin, et on a conclu de cette masse d'observations scientifiquement contrôlées des formules approchant très près de la vérité et dont on peut très utilement se servir dans la pratique. C'est ainsi qu'on est arrivé à dire qu'un kilo de toute espèce de grain, seigle, avoine, orge, son, tourteaux mélangés, est équivalent, c'est-à-dire peut être remplacé par 2 kilos de bon foin de trèfle, 2 kil. 500 de bon foin de pré, 4

kilos de paille d'avoine, 4 kilos de pommes de terre, 10 kilos de betteraves fourragères, 12 kilos de navets, 10 kilos de fourrages verts divers. 0 kilo 900 de tourteaux oléagineux, 2 kilos de lait pur, 6 kilos de lait doux écrémé ou centrifuge et 12 kilos de petit lait de fromage.

Les mêmes expériences ont été poursuivies en Norvège: elles ont donné des résultats analogues.



LETTRE PATOISE

Dà lai Côte de mai.

En dit que les bêtes n'aint pe d'écheprit, moi i prétends que les létans en aint. Voici enne petite farce que tràs de ces petès farceuses aint djue l'annate pessaiè dain enne ferme de l'Aisace, côte Dannemairie. I lai garantà exacte.

Lai fanne fesai di bure en lai tieugeainne. Elle s'absenté enne boussaie po allay bayie enne denay é vaïches en l'étaie. Tiaint elle rentré dain sai tieugeainne, elle trové tràs de ses djuenes létans que djôint d'enne tote belle façon. Le premia maindjeait pai teairre la crainme coulaie feu di baira revoichai en mé lai tieugeainne; le second déchirait ai belles dents le porte-monnaie de lai fanne qu'elle l'avait lérchie tchu in bainc; ai peu le trâgième, qu'avait pessay sai tête ai traivaie un gros tchaipé d'étrain raivisait les dous âtres en riaint. La fanne, mâgrai sai colère contre ces tràs fôs, ne poïé pe s'empaichi de rire. Elle l'en feut po raimeissay sai menô, ai peu appelay les tchais po lachie le rêchete de lai crainme. Le tchaipé feut bon po allumay le fue. Lai fanne é djurie que tiaint elle referait di bure, qu'elle ne velaï pu lérchie son baira en lai tieugeainne aivô lai poêche euvie.

Stu que n'âpe de bos.



Passe-temps

Solutions du N° du 17 mars 1907.

Devises: 15 minutes, parce que c'est l'affaire d'un cardeur (un quart d'heure).

Parce qu'elles se tiennent par la Manche.

Dans le département de l'Eure (heure).

Devises

1. Quelles sont les îles les plus nouvelles?
2. Quelle est la ville où l'on doit avoir le plus à souffrir?
3. Quand les petits poissons sont-ils les meilleurs?
4. Quelle est l'église la plus légère?



Editeur-imprimeur: G. MORITZ, gérant.